L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT, ET DU GOUVERNEMENT GENERAL.

PAR BULLITT, MAGNE & CIE.
No. 91, Rue Chartres.

JOURNAL QUOTIDIEN..... $12
" TRIS FOIS PAR SEMAINE..... $10 (*payable d'avance*)

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 27 OCTOBRE 1841.

POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON.

LE MADISONIAN ET L'ABEILLE.

Le *Madisonian* de Washington, organe officiel du Président comme chacun sait, nous attaque avec beaucoup d'acrimo pour avoir pris la liberté de publier la "Revue de la session extraordinaire" écrite par notre correspondant de Washington comme si tout le monde devait nécessairement, et sous peine d'excommunication, penser exactement comme le journal particulier de Son Excellence.

Nous comprenons bien tout le déplaisir qu'a du causer à la Maison Blanche cette malencontreuse "Revue" où l'on s'est permis d'exposer les faits naturellement, tels qu'ils se sont passés, sans se préoccuper autrement du blame qui pouvait en resulter pour quelques personnages haut placés. Mais nous avons été surpris, nous l'avouons, de voir ce déplaisir se traduire en accusations ou bizarres, ou mensongères dans les colonnes du *journal confidentiel*.

N'est-ce pas, en effet une accusation bizarre que celle adressée à M. Bullit d'avoir fréquenté journellement les membres du congrès de l'Etat du Kentucky et d'avoir vécu dans leur intimité? Les honorables membres du Kentucky sont-ils donc, aux yeux du *journal confidentiel* des réprouvés dont il faille éviter la compagnie sous peine d'encourir son auguste déplaisir? C'est, en vérité, par trop ridicule.

Quant à l'accusation d'avoir "*obtenu l'autorisation de publier les lois des Etats Unis*", elle est tout simplement fausse, pour nous servir de l'expression la plus modérée. Nous n'avons jamais demandé ni fait demander le patronage du gouvernement général. Si des amis ont fait quelques démarches à cet égard, c'est non seulement sans notre participation, mais même à notre insu. D'ailleurs nous tenions si peu à ce *patronage*, qu'à la réception de la lettre du secrétaire d'Etat, nous chargeant de la publication officielle des lois de l'Union, nous crûmes devoir délibérer sur la question d'acceptation ou de refus. Et si nous nous sommes décidés à accepter, après une assez longue hésitation, ce n'a été que par déférence pour une administration que nous avons contribué à porter au pouvoir comme symbole présumé de nos principes politiques. Pour peu que le *journal confidentiel* doute de nos paroles il pourra en voir la confirmation dans la lettre même annonçant notre acceptation.

Ainsi, non seulement nous n'avons pas *demandé l'autorisation* de publier les lois des E. U. comme on l'a prétendu, mais nous avons même déclaré, n'accepter l'offre qui nous en a été faite, que par égard pour l'Administration. Nous avons eu un mot, penser faire une faveur et non la recevoir.

Un journal qui passe pour exprimer toute la pensée du Président avec d'autant plus de franchise qu'il n'a pas de caractère officiel, disait dernièrement "que "le Président Tyler n'entendait point voir ses opinions censurées par les journaux chargés du *patronnage du gouvernement*." C'était à la fois un avis et une menace à l'adresse de tous les éditeurs de journaux. Ce qu'ont fait les autres en présence de ce langage asiatique, nous l'ignorons; mais nous savons bien que nous n'avons rien changé pour cela à notre ligne de conduite;

Les opinions que nous soutenons sont celles que nous croyons consciencieusement les meilleures dans l'intérêt du plus grand nombre. Si nous errons, c'est de bonne foi, mais jamais l'espoir de quelques avantages personnels n'influera sur nos opinions. Cette indépendance de conscience nous a déjà imposé des sacrifices et elle pourra nous en imposer encore; mais il est des choses avec lesquelles on ne transige pas.

Si l'administration veut faire de ses faveurs un ballon, elle peut les donner à d'autres. Nous ne sommes et ne voulons être les complaisans de personne.

DE L'ETAT DE CHOSES AU MEXIQUE.

Quoique le résultat de la révolution qui s'opère en ce moment au Mexique ne soit pas encore connu, il n'est pas difficile de s'en rendre compte par induction. Le caractère bien connu des chefs appelés par leur position à prendre part à ce mouvement révolutionnaire ne laisse guère de doute à cet égard.

Il paraît qu'à très peu d'exceptions près tous les chefs militaires font cause commune avec Santa Anna, et ceci seul suffirait pour faire penser que ce général doit arriver à ses fins: la dictature. Une autre raison puissante qui milite contre le président Bustamente, c'est qu'il se trouve moralement responsable des actes fort impopulaires de sa longue administration et que le pouvoir a toujours tort dans l'esprit des masses.

Ainsi tout semble conspirer à la perte de Bustamente. On assure d'ailleurs qu'il apprécie très bien lui-même sa position, et que c'est par ce motif qu'il fait promettre par ses amis le rétablissement de la constitution fédérale pourvu qu'on veuille le soutenir. Si en effet Bustamente a fait faire cette promesse il faut qu'il sente sa position bien ébranlée puisqu'il ne doit pas ignorer, car on sait l'aversion qu'il a toujours manifestée contre le système fédéral qu'il a eu à combattre à peu près pendant toute sa carrière politique. Assurément il est difficile de se persuader que les promesses de Bustamente, en les supposant réelles, soient faites de bonne foi et puissent inspirer quelque confiance—N'est-ce pas le fer rouge auquel s'accroche l'homme qui se noie?

D'un autre côté Santa Anna mérite-t-il plus de confiance? Outre qu'il a la réputation de ne pas tenir religieusement sa parole, on sait qu'il s'est montré zélé parmi les plus zélés défenseurs du centralisme et des abus contre lesquels il proteste maintenant. Or quelle foi peut-on avoir en un homme qui se fait aide du pouvoir tant qu'il est fort et qui se met à la tête de ses ennemis dès qu'il est faible! Une telle conduite est-elle compatible avec le patriotisme et la bonne foi?

Il y a plus, on dirait, en examinant attentivement la conduite de Santa Anna pendant les six dernières années, qu'il n'a montré tant de zèle pour le gouvernement centralisté que pour le jouisser aux abois, le dépopulariser et le perdre dans l'opinion publique afin de le pouvoir renverser plus aisément. Tourner le dos au but pour y arriver plus sûrement est une tactique qu'il a souvent pressée toujours malgré son ancienneté et qui doit merveilleusement s'adapter au caractère du héros de St. Jacinto.

Santa Anna, en effet, est une de ces natures souples, faibles, mais ambitieuses pourtant, qui sont contraintes de demander à la ruse ce que leur refuse la force, et qui, ne pouvant voler comme l'aigle, rampent comme le serpent. C'est-là le secret de sa singulière conduite et de son étonnante popularité. Né avec le besoin de dominer et ne se sentant pas l'ascendant du génie, il a dû de bonne heure étudier les instincts du peuple afin de s'en faire un levier puissant au service de son ambition. Et voilà pourquoi il est demeuré populaire même après la défaite de St. Jacinto, même après l'affaire de Vera Cruz, voilà pourquoi encore non seulement il a fait oublier ses fautes les plus graves, mais les a métamorphosées en succès aux yeux des *masses*.

Tel est l'homme qui tient vraisemblablement en main, à l'heure qu'il est, les destinées de la République Mexicaine. Il serait curieux, d'après cela, de s'enquérir de la fidélité avec laquelle il remplira les promesses qu'il aura faites ou pu faire au moment de l'action, à moins cependant qu'il ce juge nécessaire à ses projets ultérieurs et de son maintien au pouvoir de faire quelques concessions apparentes à l'opinion publique.

Mais il serait d'autant plus difficile de prévoir quelle forme sera donnée au gouvernement, qu'il est plus que probable que les chefs ne le savent pas eux mêmes. Santa Anna créera-t-il une république fédérale, ou formera-t-il une espèce de monarchie militaire? C'est ce que l'avenir seul pourra montrer. Quoiqu'il en soit tout porte à croire comme on voit, que le changement introduit dans la machine gouvernementale Mexicaine n'améliorera pas le moins du monde le sort du peuple mexicain. Dieu veuille pourtant qu'il en soit autrement: Dieu veuille que nous nous trompons!

ETAT SANITAIRE DE LA VILLE.

Le nombre des inhumations rapportées par le Bureau de Santé pour les 24 heures expirant hier, s'élève à quinze, sur les quelles dix ont été occasionnées par la fièvre jaune. Ces inhumations eurent lieu dans les cimetières suivants:

Potter's Field	13 sur lesquelles 9 de fièvre jaune.		
Protestant	1	0	"
St. Patrick	1	1	"
	15	10	

RAPPORT DE L'HOPITAL DE CHARITE.

Des 24 heures expirant hier soir à 6 heures.

Admissions	8 sur lesquelles	3	de fièvre jaune.
Guérisons	9	6	"
Décès	4	3	"

Patients à l'hôpital, 315.

☞ Le propriétaire du magasin incendié dans la nuit de 26 au 26 courant, nous prie de dire que ce magasin était occupé depuis le 4 et qu'il contenait pour environ $11,000 de marchandises.

La malle a manqué hier soir à de Walton, Caroline du Nord.

Le Charleston Courier dit avoir reçu par une station directe un journal de New-York jusqu'au 16, le *New York Morning Express*; mais il n'y avait rien de bien intéressant à en extraire.

Les chars de *New Castle à French Town* étant incapables un obstacle sont sortis des rainures. Rien de cela chars pleine de passagers sont tombés de la hauteur d'une petite ombre et pourtant personne n'a été sérieusement blessé.

VARIETES.

HISTOIRE DES DEUX BASSONS DE L'OPERA.

[Voir l'Abeille d'hier et d'avant hier.]

Laroche ne s'était point trompé. Le public avait adopté le nouveau chanteur avec enthousiasme, on se battait aux portes du théâtre chaque fois que le nom de Duprez paraissait sur l'affiche, et *Guillaume Tell*, dont Nourrit n'avait pas réussi à faire une œuvre populaire, était devenu, grâce à son successeur, l'opéra à la mode. Le Paciole coulait à pleins bords dans la caisse du directeur.

Ce succès inouï faisait le désespoir de Jolliet. Comme il ne pouvait pas aller contre l'évidence du fait matériel, il s'efforçait d'en atténuer les conséquences; et, loin de s'avouer vaincu dans ses duels quotidiens contre Laroche, loin de déposer son arme et de demander merci, il se consumait de rompre de temps à autre, mais jour revoit (sentit), et plus ardent que jamais, à la charge.

—Voyons, disait Laroche, poussé à bout par l'opiniâtre ténacité de son adversaire; tu veux que j'aie tort, j'y consens. Mais comment explique-tu l'avoégement du public, qui s'obstine à partager mon erreur et à en rabattre la salle?

—Voilà, parbleu! une belle raison, et bien digne de votre cerveau fêlé; ignorez-vous donc de quels éléments se compose un public de théâtre en général, et celui de l'Opéra en particulier? Au parterre, l'ocoude des claqueurs et plusieurs centaines de provinciaux celibataires, qui viennent voir l'Opéra comme ils iront voir le Chodruc du Palais-Royal et la marmite de dix lieues; à l'orchestre, des vieux habitués qui n'ont d'yeux et d'oreilles que pour les jambes des danseuses et quelques journalistes beaucoup moins préoccupés du spectacle que de l'anecdote du jour; à l'amphithéâtre, les billets donnés et les provinciaux mêmes; dans les loges enfin, les abonnés qui viennent juste que c'est leur jour de coupon, ou parce qu'elles ont une robe nouvelle à étaler et les diamants inédits à montrer. On afficherait en acte de *Gudare et le ballet de la Fille mal gardée*, que votre public ne mettrait pas moins d'empressement à venir.

—Et la morale de cette longue et savante dédaïkion, quelle est-elle?

—C'est que les seuls juges compétens sont à l'orchestre.

—Je pensais en faire partie.

—Vous n'en êtes plus digne. Vous avez sacrifié à Baal!

—C'est-à-dire que tu es le seul à l'Opéra qui raisonnes sensément. Tu ferais mieux de l'écrire tout de suite: "Le public, c'est lui!" Ce serait plus court et tout aussi raisonnable.

Ces discussions souvent répétées, n'avaient encore porté atteinte aux sentimens d'amitié qui unissaient les deux vieux bassons, mais déjà leurs bonnes relations étaient altérées. Amoureux de la paix intérieure, jaloux de prévenir les querelles, Laroche ne paraissait presque plus aux dîners de Mme. Jolliet; il prétextait des invitations en ville et préférait se contenter du régime cellulaire du restaurant à la carte. C'était là une des plus dures privations qu'il pût s'imposer; accoutumé aux soins tout maternels de son hôtesse, n'ayant d'autre souci que de manger les plats qu'elle lui avait préparés à l'avance, Laroche, livré à ses propres ressources culinaires, où donner de l'appétit. Il s'embarrassait dans les potages et se perdait en milieu des entremets. Imaginez Thésée privé du fil protecteur d'Ariane, et vous aurez une idée du suprême embarras où Laroche se trouvait tous les jours, de cinq heures à six.

—Mais enfin, demandait Mme. Jolliet à son mari, que me passe-t-il donc d'extraordinaire?

—Parbleu! répliquait Jolliet avec un sourire plein d'aménité; il se passe que mon ami, M. Laroche, fait des siennes. Lui, un homme que j'ai honoré si longtemps de son affection, me trahir de la sorte!

—Laroche! te trahir....

—Certainement. Il connaît mes sympathies pour Nourrit, et Dieu merci, je ne lui ai pas caché ma manière de voir à l'égard de son M. Duprez. Eh bien! m'en fait! sans songer qu'agir comme il fait c'est me blesser au cœur, il ne rougit pas de solliciter à un tas d'imbéciles qui vont criant par dessus les toits que Duprez est le Luther du chant et le Messie de la musique. Pour l'instant, Laroche triomphe, et il a toute l'insolence de la victoire; le public semble lui donner gain de cause; le public, ce stupide troupeau, dont l'antique idolâtrie cette fois voulu se faire le berger, et qui va toujours où on le pousse. Mais, patience! les saines doctrines finiront par l'emporter, et le nom de Duprez sera obscur depuis longtemps, que celui de Nourrit resplendira toujours des vives clarités de la gloire et du génie!

—En attendant, ton cœur ne souffre-t-il pas de la position toute nouvelle que vos discussions vous ont faite à l'un et à l'autre?

—Hélas! oui, je souffre! Mais si j'ai cette faiblesse, j'ai, en revanche, la force de ne rien lui montrer de ce que j'éprouve.

—Beau courage! qui consiste à se rendre martyr de son propre entêtement.

—Adelaïde, il ne s'agit point ici d'entêtement: respecte ma conviction; elle est honorable.

—Mais Laroche aussi obéit à une conviction; elle doit donc mains honorable que la tienne?

Etourdi par la vigueur de cet argument à brûle-pourpoint, Jolliet changea subitement le terrain de la discussion et s'écria:

—Au fait, où veux-tu en venir? à quoi bon ces reproches et ces lamentations? Moi, ton époux, j'aurais feserté le lit conjugal, que tu ne me jamais pas plus offensée. Que diable! Laroche n'était pas marié avec nous; il est parfaitement libre de porter sa toute autre part; il l'a fait, et je ne trouve pas qu'il y ait là de quoi jeuter toutes les larmes de son corps se couvrir la tête de cendres.

Mme. Jolliet garda le silence; mais elle se promit bien de faire cesser cet état de choses qui l'affligeait profondément; un matin que son mari était sorti, elle frappa trois légers coups à la porte de communication, Laroche vint ouvrir en personne; à la vue de sa voisine, il rougit beaucoup et laissa échapper une exclamation de surprise.

—Ah! c'est vous, madame! dit-il; qui me vaut l'honneur de votre visite?

—Mon cher Laroche, répondit Mme. Jolliet, je viens tout simplement pour vous voir et aussi pour vous demander si vous comptez nous bouder jusqu'au jour du jugement dernier.

—Tenez, madame, dit Laroche, je serai franc avec vous; votre démarche me donne la mesure de votre amitié, et je ne vous cacherai rien de ce que j'éprouve.

—Parlez; je vous écoute, qu'y a-t-il?

—Il y a que votre mari abrégera mon existence; il s'est constitué mon tyran et mon bourreau. Depuis tantôt six semaines, son unique occupation est de me martyriser. Si c'est ma mort qu'il désire, si je le gêne sur cette terre, eh! mon Dieu! qu'il le dise, je me tuerai, car trépas pour trépas, je préfère me suicider: au moins lui épargnerai-je le remords d'un forfait.

La douleur de Laroche était une douleur si réellement sincère, son désespoir était de si bonne foi, que Mme. Jolliet en fut attendrie.

—Mon cher voisin, dit-elle en lui prenant la main, je ne dis pas que vous ayez tout à fait tort de vous plaindre, mais il me semble que vous exagérez singulièrement les procédés de mon mari. Comment, vous qui le connaissez si intimement, pouvez-vous lui supposer les mœurs d'un anthropophage?

—Et voilà précisément où est l'erreur! s'écria Laroche. Je ne connaissais point Jolliet, je croyais le connaître. Ce n'est que d'aujourd'hui que je commence à avoir quelques notions sur son affreux caractère. Plus je l'étudie, et plus....

—Permettez, interrompit Mme. Jolliet, le meilleur moyen de vous livrer à des études consciencieuses serait de recommencer à vivre avec nous, comme par le passé. Ce n'est pas à travers les murailles que vous pouvez l'étudier, je pense.

—Et l'Opéra! dit Laroche.

Comptez-vous donc pour rien l'obligation où nous sommes de nous rencontrer tous les jours, à l'orchestre, soit pour les représentations, soit pour les répétitions? Mais savez-vous bien que c'est là un horrible supplice, une torture incessante durant laquelle j'ai tout le loisir d'étudier votre Jolliet et de disséquer son caractère... On parle de la chaîne qui scande deux galériens ensemble; mais cette chaîne n'est-elle pas garlande de roses, comparée à celle qui nous lie au même pupitre. Je suis désolé de vous faire cet aveu, madame, mais vous reconnaîtrez que c'est vous qui m'y avez contraint: apprenez donc que votre mari est un être insociable, sacrifiant ses amitiés à ses passions tyranniques, et haineux comme un héros de M. de Pixérécourt.

Comme il parlait ainsi, un léger bruit se fit entendre dans la pièce voisine, et une odeur suffocante se répandit aussitôt.

—Ah! mon Dieu! s'écria Laroche; et mon déjeuner que j'oubliais!

Il s'élança; Mme. Jolliet le suivit, et un spectacle digne du crayon de Daumier s'offrit à ses regards: l'appartement de Laroche était méconnaissable; ce n'était plus la petite oasis riante et parfumée des anciens jours, alors qu'une ménagère prévoyante et industrieuse exerçait sa douce influence sur la commodité. L'appartement était plongé dans un désordre qui, pour n'être point un effet de l'art, n'en était pas moins beau. Les meubles n'étaient pas à leur place: les habits du locataire étaient éparpillés dans tous les sens; le lit paraissait n'avoir pas été fait depuis une semaine, et la plupart des objets avaient perdu leur apparence primitive sous une couche épaisse de poussière. Au milieu de la chambre, et comme pour couronner l'œuvre, un réchaud était renversé et une apparence de bifteck se consumait dans les charbons et dans la cendre.

L'aspect de ce triste intérieur en dit plus au cœur de Mme. Jolliet que toutes les plaintes de Laroche.

—Pauvre homme! pensa-t-elle; il est malheureux, il souffre; de son côté, mon mari a perdu son repos et sa tranquillité; je les réconcilierai: il le faut, je le dois.

Laroche s'était agenouillé et contemplait d'un œil humide les débris de son déjeuner; Mme Jolliet lui frappa sur l'épaule.

—Voilà un malheur, dit-elle.

—Un grand malheur, madame, fit le vieux bassons... un si beau bifteck, que j'avais soigné comme la prunelle de mes yeux.

—C'est ma faute, et il est juste que je la répare. Mon mari ne déjeune pas à la maison; venez prendre sa place.

—Moi! dit Laroche.

—Vous-même.

—Et si Jolliet rentrait à l'improviste....

—Il ne rentrera pas; et d'ailleurs je prends tout sur moi.

Laroche, que la faim tenaillait, accepta l'invitation sans se faire prier davantage. La table était dressée. Sur cette table, couverte d'un linge blanc comme la neige, Mme. Jolliet ne tarda pas à placer un déjeuner dont la vue et l'odeur étaient également flattées. Laroche occupa un nouveau de tous les biens dans la mauvaise humeur de son ami l'avait gratuitement privé.

En ce moment, on entendit un bruit de pas dans l'escalier, la porte s'ouvrit, et Jolliet fit une de ces entrées qui ne sont guère en usage qu'au boulevart, dans les théâtres de mélodrame.

—O ciel! s'écria-t-il, Laroche chez moi, à ma table! les deux mets donc enfin rendu l'ami que j'avais perdu!

Quand à Laroche, il était complètement à la vue avec un bouchée bénite et se disposait à la manger, qu'il eût pris pour la statue de l'Espoir! A la fin, il se leva, et s'approchant de son amphitryon, il lui dit, sans se donner, qu'il prendrait Cérvoile:

—Bonjour Jolliet, c'est moi qui t'en convie!

Il était tendit la main.

Le premier mouvement de Jolliet fut de la serrer dans la dernier. Une réflexion lui traversa l'esprit et il se contint.

—Je suis tout disposé à te rendre mon affection; dit-il; je sens qu'elle m'est, comme à toi, nécessaire. J'y mets pourtant une condition.

—Une condition? Et laquelle?

—C'est que tu feras amende honorable pour tes hérésies passées et que tu connaîtras, en plein orchestre de l'Opéra, que c'est moi qui ai raison et que Duprez n'est pas digne de délier les cordons des souliers de Nourrit.

—Je ne le ferai pas! cria Laroche, qui sentit le rouge de la colère enflammer son visage.

—Soit, dit Jolliet. Mais sache avant que c'est une rupture éternelle que vous déclare ainsi ton ami.

—Je n'attendrai rien, sinon que vous êtes un despote et un méchant homme.

Monsieur, je vous ferai observer que vous êtes chez moi.

—Je le sais, monsieur, et si j'ai un regret, c'est de vous avoir mis dans la nécessité de me faire cette observation.

Laroche salua poliment Mme. Jolliet, lança un regard courroucé à son ancien ami et fit une de ces sorties où Mlle. Rachel obtient tant de succès.

Une heure après la scène que nous venons de raconter, l'appartement de Laroche était envahi par plusieurs maçons, qui ne s'en allèrent qu'après avoir mis à la porte de communication. Pendant ce temps, et tout en surveillant les ouvriers, Laroche écrivit la lettre suivante, qu'il jeta le soir même à la poste:

"Monsieur,

"Il ne peut plus exister rien de commun entre nous; vous avez brisé notre amitié sans vous inquiéter de savoir si du même coup vous ne brisiez pas notre mon cœur; vous m'avez mis à la porte, moi votre vieux camarade, votre frère depuis vingt-cinq ans; vous n'avez pas eu pitié de mes regards supplians; c'est un triste courage que celui-là, monsieur. Allez, je n'ai point pas la force de vous maudire; je vous laisse à vos remords. Ils me vengeront suffisamment.

"J'ai bien pu autrefois accepter les secours d'un ami; loin d'en rougir j'en étais orgueilleux, car c'était pour moi une preuve nouvelle de la parfaite sincérité de son amitié, et la reconnaissance était un lien de plus qui m'enchaînait à lui. Mais à cette heure que mon ami est mort et qu'il a été remplacé par un homme qui a bien son nom, mais qui n'a pas son cœur, ma dette me pèse et j'ai hâte de m'acquitter.

"Veuillez donc, je vous prie, monsieur, me faire savoir de quelle somme je suis, au juste, votre débiteur. Je ne vous diminuerai pas que cet argent me coûtera beaucoup à rembourser; d'abord parce que j'en regrette infiniment l'emploi: on aurait dû me laisser mourir; du moins je serais mort avec mes dettes. Et puis, monsieur, je ne suis pas riche. Néanmoins, je me promets de m'acquitter avec toute l'ardeur imaginable. Dieu m'ouvrera du travail; je me lèverai deux heures plus tôt; je conjurerai de la musique, et tant qu'il me restera un souffle, je vous jure, monsieur, que je n'aurai qu'une pensée, celle d'éteindre cette dette dont je souvenir me pourrait sans relache.

"LAROCHE, 1er basson à l'Opéra."

Le lendemain en entrant, Laroche trouva chez le concierge la réponse ci-jointe à son adresse:

"Monsieur,

"Vous ne me devez rien, et m'entretenir davantage de ces misères serait me faire injure. Pas plus que vous je ne suis riche, mais tout autant que vous j'ai de l'honneur. Il n'est plus temps de revenir sur un passé que, pour ma part, j'ai oublié complètement. Vous me parlez de services rendus, de dettes contractées: tout cela en sorti de ma mémoire. Il se peut qu'autrefois j'aie obligé quelque ami dans la détresse; mais cet ami n'existant plus, vous comprenez que j'aurais mauvaise grâce, monsieur, à réclamer ma créance. Les dettes sont personnelles.

"Epargnez-vous donc la fatigue que ne manquerait pas de vous occasionner une ardeur matinale qui sans doute n'est pas dans vos habitudes; ménagez votre chère santé, monsieur, elle appartient au moins autant à vous amis qu'à vous-même. Que devendrait ce bon M. Duprez, par exemple, s'il ne vous comptait plus au nombre de ses admirateurs les plus enthousiastes? Un de plus, un de moins, dans la quantité, c'est énorme!

"Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

"JOLLIET, deuxième premier basson à l'Opéra."

L'orchestre de l'Opéra ne revenait pas de sa surprise. La brouille des deux bassons, dont on était resté longtemps sans s'apercevoir, mais qui avait fini par être sue de tout le monde, donnait lieu au sujet de commentaires perpétuels et d'interprétations sans fin. Jolliet et Laroche servaient de point de mire à l'infatigable curiosité de leurs confrères. Tous les yeux étaient braqués sur eux; ils ne faisaient pas un mouvement, ils ne prononçaient pas une parole, que, de toutes les côtés on ne pût dire: "Voyez!"

Qu'est-ce qu'ils disent? demandait une naïve clarinette profondément intriguée.

—Ils viennent de prendre rendez-vous, répondait une facétieuse contre-basse.

—Pour déjeuner? hasardait une petite flûte.

—Pour se battre! répétait-on aussitôt avec effroi, et la nouvelle se répandait de proche en proche dans tout l'orchestre.

—Dites donc! vous ne trouvez pas que Jolliet et Laroche qui se battent demain matin.

—Tiens, tiens! je n'ai pourtant pas entendu dire que saint-Roch et son chien se soient jamais mordus.

—Ah çà!.... elle meurent l'un et l'autre, duquel des deux Mme Jolliet sera-t-elle censée porter le deuil!

Et les quolibets voltigeaient, épigrammes se croisaient, et durant tout cela, enchaînés par l'impérieuse loi du devoir, assis côte à côte devant le même pupitre, et presque sur la même chaise, les deux bassons étaient forcés de venir, plusieurs heures, tous les jours, souffrir d'un commun accord dans leurs instruments, et vivre, pour ainsi dire, de la même vie.

Sur ces entrefaites, une horrible nouvelle arriva d'Italie. Nourrit s'était tué sur la terre étrangère, et il avait terminé par un suicide cette belle existence commencée dans la gloire et dans les succès.

En apprenant ce grand malheur, Jolliet perdit la tête. Le soir, au théâtre, il siffla Duprez à son entrée en scène dans *la Juive*, et le lendemain le directeur lui fit savoir qu'il n'appartenait plus à l'orchestre de l'Opéra.

Huit jours après, Laroche et quelques amis accompagnaient le dépouille mortelle de Jolliet au cimetière Montmartre, où on lui fit l'enterrement des pauvres.

L'âge, les infirmités et les pleurs eniens que la mort de son ami a coûtés à Laroche ont affaibli sur lui peu à peu et l'ont contraint à se retirer de l'Opéra. Aujourd'hui il est deuxième basson à l'orchestre du Cercueil des Aveugles.

Quant à Mme Jolliet, elle continue son œuvre de pieuse charité dans un hôpital, où l'on vient de l'admettre en qualité de sœur-grise.

ALBERIE SECOND.

☞ Nous sommes priés d'appeler l'attention des marchands de la ville et de la campagne, sur une vente à crédit par voie, de marchandises sèches consistant en habits, bottes, bredequins, etc. continuée et terminée aujourd'hui. Cette vente commencera à 10 heures à m. au magasin de MM. Isaac Bridge & Co. 124, rue des Magnolias. Aussi à 10 heures, au même lieu, il sera offert en vente une facture de coffres forts patentes, de cer d'Chesse, pour clôture une consignation.

Señor Editor.

La Compañia de Cazadores de Orleans ha resuelto conesgrar el dia 1 °. del proximo noviembre á la memoria de sus miembros difuntos y de los hermanos fieles, cuyas mortales restos yacen en los lugares santos, que todas las naciones unstinan á los muertos: en el cimeterio catolico No. 2, donde la Compañia tiene erigido su sepulcro comun se celebrará el rito funerario, y mantendrá desde por la mañana hn fuerte piquete de guardia mandado por el 1er Teniente de la dicha Compañia Ramon Vosco; y á las tres y media de la tarde, la Compañia marchará al campo del reposo para hacer los honores funebres militares á los manes de sus compañeros de armas.

La Compañia de Cazadores de Orleans al cumplir con su deber tan sagrado no tiene escitar el contraste de sentimientos encontrados; recuerdos tiernos de afecciones desarraciadas en ausencia de su esterior guerrero é impavido; el silencio de las tumbas, al ruido de instrumentos bélicosos, los sollozos, las lagrimas de los deudos al aire marcial que provoca á la muerte misma: el humo pacífico que ecsala el incensario del ministro de los altares, al de la mortifera polvora, la procesion y preces funerales de los que, compañeros recorren por primera vez el camino de la eternidad, que ya se repiran, á la marcha firme y composada de guerreros que respiran gloria y libertad; la Compañia descenido concilier al culto de los muertos con el afirio de los vivientes ha invitado á la Asociacion Catolica de Huerfanos á venir ante su Panteon para hacer una colecta en favor de esa pia institucion: y el promover el zelo y la filantropia para aligerar la tierra que cubre á los finados, y escitar la caridad que alimenta á los vivos y suavizan su miseria es un acto loable. Usted Señor Editor, no vacilará así lo creemos, en ejercelo, contribuyendo por su parte al lleno de este piadoso objeto y á la publicidad del articulo tiene el honor de remitirle, de orden del 1er Teniente, comandante accidental de la Compañia.

Nueva Orleans, 26 octubre 1841.

El Presidente de la comision del Panteon.

JOAQ. GOMEZ.

M. l'Editeur.

Conformément à une résolution de la Compagnie des Cazadores d'Orléans, le 1er de Novembre prochain sera consacré à la mémoire de nos membres défunts, et de tous ceux dont les dépouilles gisent dans les lieux saints, destinés aux morts par la piété des nations.

Les rites funéraires seront célébrés dans le cimetière catholique no. 2, où s'élève le tombeau commun de la Compagnie; un piquet de garde, commandé par le 1er lieutenant de la 3ème compagnie, Ramon Vosco, sera stationné depuis le matin; et la Compagnie se mettra en marche à trois heures et demie de l'après-midi, pour se rendre au champ du repos; afin de rendre les honneurs funèbres à la mémoire de leurs compagnons d'armes décédés. La Compagnie des Cazadores de Orléans, en remplissant ce devoir sacré, ne croirait pas de présenter un tableau contraste de sentimens diverses; les tendres souvenirs d'une affection presque évanouie, associés à cet appareil martial: le silence des tombeaux au bruit des instruments guerriers, les angoisses, les larmes de ceux qui sont en deuil, à l'air belliqueux qui défie la mort même, la main des agonies, qui s'exhale de l'encensoir du ministre de la religion à la fumée des armes guerrières, la lente precaution qui parcourt, en priant, les tristes demeures de ceux qui ne respirent plus, à la marche ferme et mesurée de ceux qui ne respirent que gloire et liberté; mais la compagnie, étouffant silier au culte des morts le sentiment des infortunés, à invité l'Association Catholique des Orphelins, à venir au Panthéon, pour y faire une collecte en faveur de cette pieuse institution. Si c'est une œuvre méritoire que de réveiller le zèle et la philantropie, afin de rendre l'aigle joli morte, la terre qui les couvrent, vous, M. l'Editeur, n'hésitez pas à vous joindre à ces louables intentions, en insérant dans votre estimable journal, cette annonce que j'ai l'honneur de vous remettre par l'ordre du premier Lieutenant commandant la Compagnie.

Nouvelle-Orléans, 26 octobre 1841.

Le Président du comité du Panthé